

science, parler ou écrire d'une manière qu'il aurait peut-être à rétracter un jour. Les incertitudes qui l'accablent lui ont fait abdiquer, pour le moment le rôle de docteur. Il juge prudent de se taire.

« En cherchant à mettre en harmonie la doctrine de l'Église catholique avec l'enseignement de l'anglicanisme, il pourrait avoir reconnu l'impossibilité d'y parvenir jamais, et, depuis, il se demande s'il peut rester plus longtemps dans l'Église qui l'a vu naître ou s'il doit se déclarer de suite catholique romain. C'est là sa principale préoccupation, et ses collègues de l'université le considèrent comme à la veille de les abandonner ; tous le disent hautement sur le seuil de l'Église romaine.

« Mais ce qui surtout épouvante dans la conversion de M. Newman, c'est qu'il serait suivi d'un très-grand nombre de jeunes gens imbus de ses doctrines et de son esprit. Cet événement ne saurait se faire long-temps attendre. Unissez-vous à nos prières pour que Dieu en hâte la réalisation. »

On se rappelle qu'à la suite de la condamnation de M. Ward, à Oxford, un des fellows du même collège, M. Oakeley, ministre d'une des églises de Londres, écrivit au vice-chancelier une lettre dans laquelle il prétendait pouvoir croire à toutes les doctrines de l'Église romaine sans cesser d'être anglican. Il écrivit ensuite à ce sujet à l'évêque de Londres, et il se trouve en ce moment poursuivi par ce dernier devant la cour ecclésiastique.

Peut-être l'avis de M. Lushington prévaudra-t-il. Ce serait un calcul plus habile que de disgracier M. Oakeley. Ce ministre est fort aimé de ses paroissiens ; la plupart ont pour lui un dévouement sans bornes, et personne ne doute à Londres que, s'il succombait dans son procès, il ne se fit aussitôt catholique, et n'entraînât avec lui, dans la voie de la vérité, une bonne portion du troupeau. Mais s'il recherche sincèrement la vérité, les ménagemens employés à son égard l'éloigneront-ils de ce but ?



#### INTRODUCTION PHILOSOPHIQUE A L'ÉTUDE DU CHRISTIANISME.

par Mgr. l'Archevêque de Paris.

Voici un livre vraiment tout d'or, parce que sous un très petit volume il renferme une grande richesse. Notre devoir et notre cœur nous invitent, avant toute autre parole, à déposer ici l'hommage de notre reconnaissance envers son auteur, qui sait, au milieu d'un laborieux épiscopat, se créer des loisirs si utiles à la religion et à la science : véritable vie du Sage, qui, selon le langage des divines Écritures, suffit à tout, et qui est assez louée par ces deux mots.

Dans un siècle accoutumé à considérer la religion sinon comme contraire, au moins comme étrangère à ce qu'on appelle la philosophie, le titre seul du livre que vient de publier Mgr. l'Archevêque de Paris surprendra peut-être plus d'un esprit.

Est-il vrai qu'il y ait quelque rapport, quelque liaison entre ces deux mots : Philosophie, christianisme ? La philosophie n'est-elle pas indépendante, se suffisant à elle-même pour expliquer et régler ici-bas les destinées de l'homme ? La religion ne compose-t-elle pas un ordre de faits et de vérités à part qui n'ont rien de commun avec la raison humaine ? S'il en est ainsi, comme on semble le croire généralement aujourd'hui, la philosophie peut-elle être d'aucun secours pour arriver au christianisme ? En d'autres termes, peut-il exister une introduction vraiment philosophique à l'étude de la religion ? Là se trouve, en réalité, toute la question ; le livre de Mgr. l'Archevêque a pour but de la résoudre : l'ouvrage entier n'est consacré qu'à justifier son titre d'*Introduction philosophique à l'Étude du Christianisme*.

Tout homme impartial qui lira ce petit livre dans le désir sincère de s'éclairer, et avec l'attention soutenue qu'exigent ces graves matières, sera forcé de convenir que le dessein de l'auteur est bien suivi, et que l'œuvre accomplie fidèlement la promesse du titre. Il suffira, pour le prouver, d'en montrer le plan général, en suivant rapidement l'œuvre depuis son principe jusqu'à sa conclusion, à travers les idées intermédiaires qui mènent de l'un à l'autre.

Dans toute discussion sérieuse et bien ordonnée, la première chose à faire c'est de trouver un point de croyance commun admis de part et d'autre, duquel on puisse partir, pour ainsi dire, tous à la fois. Obéissant à cette logique naturelle des bons esprits, que les esprits faux croient apprendre, le Prélat pose dès le début, comme jalon de départ, ce principe avoué de tous : Qu'il existe une morale, c'est-à-dire un ensemble quelconque de droits et de devoirs qui obligent l'homme. C'est le premier cri, le cri universel de la conscience humaine. Les déistes, les matérialistes, les athées mêmes n'ont jamais sérieusement contesté la nécessité d'une morale, bien que leurs écrits tendent à la ruiner en ébranlant les dogmes sur lesquels elle repose, et qui lui servent tout à la fois de principe et de sanction.

Supposant donc comme évidentes et universellement reconnues certaines règles morales, le Prélat en conclut d'abord la vérité et la nécessité de quelques dogmes essentiels : la spiritualité de notre âme, sa liberté, l'existence de Dieu, sa providence, sa bonté, sa justice, les peines et les récompenses d'une autre vie. En dehors de ces croyances on ne peut trouver la base rationnelle, la base scientifique de la morale, ni dans la conscience humaine, ni dans la raison, ni dans les lois positives, ni dans l'intérêt soit privé soit général, ni dans l'activité sociale des lettres, des arts, des sciences, de l'amour de la gloire et de l'honneur, ni dans les réformes politiques et la juste répartition des emplois, des salaires, des honneurs et de tous les avantages de la société civile, ni, enfin, dans les utopies théophiliantropiques des rêveurs de

nos jours, Saint-Simon, Ch. Fourier, P. Leroux. Toutes ces erreurs sont passées en revue et réfutées avec cette netteté supérieure du bon sens qui ne laisse aucune place à la réplique, aucune issue à la mauvaise foi.

Les dogmes reconnus essentiels pour constituer les notions morales composent ce que les théologiens et les philosophes appellent la Religion naturelle. Bien que les vérités fondamentales de la religion naturelle soient accessibles à la raison, il est cependant prouvé en fait et par une expérience décisive que l'ancienne philosophie n'en a point conservé la pureté et l'intégrité. L'auteur applique la même expérience à la philosophie moderne, d'où il conclut que la raison humaine est impuissante par elle-même à tenir fermes et inébranlables les bases de la morale.

Après avoir établi cette preuve sur des observations et des raisonnements péremptoires, le Prélat fait voir que les vérités qui composent la loi et la religion naturelles n'ont été pleinement conservées que par la puissance inébranlable à la nature même de ses dogmes et à la divine hiérarchie du corps enseignant.

L'enseignement chrétien n'a pu nous transmettre pleines et intactes les vérités fondamentales de la religion, sans posséder une bonne méthode philosophique, supérieure à toutes les autres : le Prélat définit cette méthode, trop peu remarquée jusqu'ici ; il en montre les caractères et la certitude, dans une suite d'aperçus pleins de justesse et de profaneur, qui ont tout l'attrait et peut-être aussi tout le mérite de la nouveauté.

Arrivé à ce point, il semble que l'auteur ait atteint son but : parti des limites de la philosophie, le lecteur se trouve en effet porté, par la pente naturelle des idées, sur le seuil même du christianisme. Mais cela ne suffit pas encore à l'intention du Prélat : il pousse plus loin, et, suivant toujours le même fil qui l'a conduit jusqu'ici, sa ferme logique va frapper droit à la porte du catholicisme. L'opinion exagérée des forces de la raison individuelle, le défaut d'unité et d'autorité doivent conduire tôt ou tard à révoquer en doute la règle de la foi et à altérer la règle des mœurs. Le Prélat montre que la religion catholique seule a su contenir ces deux excès et défendre de toute atteinte les dogmes constitutifs de la morale, que les sectes dissidentes ont plus ou moins corrompus.

Ici se présente une difficulté. En démontrant la liaison logique qui rattache la philosophie au catholicisme, ne risque-t-on pas de rendre inutile la grâce de Dieu, qui seule opère la foi en nous ? L'auteur répond à cette objection dans un chapitre final qui clôt au nom de la grâce divine une discussion commencée au nom de la raison humaine, et nous montre dans un parfait accord la liberté de l'homme et l'action de Dieu.

Pour rendre plus sensible encore l'économie générale de cette belle et savante discussion, voici, dans leur ordre et dans leur énoncé le plus simple, la suite des propositions qui la composent :

- I. De l'aveu de tout le monde, il existe une morale.
- II. Il n'y a pas de morale possible sans la croyance de certains dogmes.
- III. La philosophie ancienne n'a pu sauver ces dogmes au sein des nations païennes.
- IV. La philosophie moderne s'y montre également impuissante : elle ne détruit pas seulement les dogmes et la morale révélée, mais aussi les dogmes et la morale de la religion naturelle.
- V. Le christianisme seul peut conserver les dogmes et la morale de religion naturelle.
- VI. Le catholicisme seul peut conserver le christianisme intact, et avec lui les dogmes de la religion naturelle.
- VII. La grâce de Dieu nous est nécessaire pour croire et pratiquer les vérités que l'Église enseigne.

Le plus bel éloge d'un livre est fait, quand il se laisse analyser avec tant de suite et de simplicité. Qu'il en paraît peu aujourd'hui à qui une pareille justice puisse être appliquée ! J'entends reprocher aux critiques de ne pas assez analyser les livres dont ils parlent, de se jeter à côté et de divaguer à plaisir. Je suis, quant à moi, d'avis que les critiques sont dans leur droit de naviguer aussi bien que les auteurs, que ce n'est point leur faute de ne point analyser des livres qui ne sont pas analysables, et qu'ils ont une raison suffisante de parler d'autre chose que du livre, quand le livre ne dit rien.

Pour ce qui est du style, nous acceptons le témoignage que l'auteur se rend à lui-même, lorsqu'il avertit les jeunes gens qu'ils ne trouveront point dans son langage ces formes vives, colorées, incisives, si propres à saisir de jeunes imaginations, et que sa pensée n'aura d'autres charmes qu'une expression pleine d'abandon et de simplicité. Oui, la simplicité ! cette bonne simplicité fruit des longues études, qui naît de la justesse parfaite des idées, de leur liaison exacte, de la calme possession de soi-même et de la conscience certaine du vrai : c'est la simplicité des cœurs droits et des esprits supérieurs. Ceux qui désirent dans une œuvre autre chose que cette simplicité plus belle que toutes les beautés, n'ont ni l'intelligence assez faite, ni le goût assez mûr. Les fortunes si vives et si colorées de la littérature moderne accusent un peuple dont le sens émoussé n'est plus sensible qu'aux touches violentes et aux enluminures exagérées : on y sent l'ébranlement profond des révolutions qui poussent tout à l'extrême, qui altèrent tous les sentiments en les exaltant outre mesure, et faussent toutes les passions par des irritations maladroites. Le clergé seul, resté calme et digne au milieu de nos commotions, a su, seul aussi, garder la mesure du langage, et avec les saines doctrines sauver encore, comme dit saint Paul, la forme des saines paroles : *Formam sanctorum verborum*.